Cec FRC. 1782

BOUQUET NATIONAL.

Dédié à HENRI IV, pour sa fête.

AIR : *Ce fichu, belle Raimonde.*

CHŒUR DU PEUPLE.

O toi, qu'adore la France,
Henri, le meilleur des rois,
Ton neveu, notre espérance,
Vient de restaurer les lois:
Louis, soutien de ta gloire,
Nous retrace tes vertus;
Ton nom, le sien, dans l'histoire,
Seront toujours confondus.

II.

Il est comme toi le père
Du peuple le plus charmant,
Toujours gai, toujours sincère,
Aujourd'hui plus étonnant,
Enfin il brise ces chaînes
Que forgerent des tyrans,
Louis a calmé nos peines,
Il a confondu les grands.

III.

O le plus cher de nos princes,
Les François tous réunis,
Viennent du fond des provinces,
Fêter ton nom et Louis;

Entends nos cris d'allégresse,
Reçois notre doux encens.
Vois avec plaisir l'ivresse
Qui transporte tes enfans.

IV.

CORIPHÉE DU PEUPLE.

Volons tous à cette fête,
Admirons tous ces travaux;
Ils honorent la Fayette,
Le citoyen, le héros.
C'est du bonheur de la France
Qu'il veut embellir ses jours;
Le temps, sa faulx, sa puissance
En prolongeront le cours.

V.

TOUS LES FRANÇOIS ENSEMBLE.

Des pauvres aristocrates
Je fus toujours la terreur,
Je chéris les démocrates,
C'est moi qui fais leur bonheur.
En montrant, par ma lumiere,
Aux mortels leurs justes droits,
Je verrai la terre entiere
Adorer mes saintes loix.

VI.

LA FAYETTE.

Dans les champs de l'Amérique,
L'honneur conduisit mes pas;

Du despote britannique
J'ai repoussée les soldats.
O liberté que j'encense
Je remplirai sous ta loi
Ce que je dois à la France
Ce que je dois à mon Roi.

VII.

La France a la Liberté.

Toi qui long-tems à ma vue
As caché tes doux attraits,
Tu m'as enfin secourue,
Je jouis de tes bienfaits :
Comme jadis sur le Tibre,
On verra par ton moyen
Regner sur un peuple libre
Un monarque citoyen.

VIII.

Un Médecin.

De cette fameuse Athene
On nous cite les docteurs
Que seroit un Démosthene
Parmi nos législateurs?
En régénérant la France,
Partout ils brisent les fers.
Suivez-les dans leurs séances
Ils instruisent l'univers.

VIII.

M. de l'Écusson, généalogiste.

On ne verra plus de comte,
De marquis, ni de baron
Je ne trouve pas mon compte
Dans la révolution :
Dans ma cuisine affamée,
Dieu quel sera mon ennui,
Je vendois de la fumée,
On n'en veut plus aujourd'hui.

IX.

Un Officier de la garde Parisienne.

Que la paix dans cette fête
Réunisse les partis ;
C'est par l'art de la Fayette
Que nous sommes tous unis.
Ce mortel, notre espérance,
Mérite bien notre amour ;
C'est le sauveur de la France,
Le ciel veille sur ses jours.

Que d'enthousiasme ! Que de cris d'allégresse pour cette fête solemnelle. Tout bon citoyen voit arriver ce jour avec plaisir. Un peu de crainte intimide encore quelques esprits, mais je présume actuellement qu'il n'y a plus rien à redouter.

Ce qui m'allarme, c'est le bruit qui se répand qu'on suscite deux partis ; ces deux partis, dit-on, sont celui de la Fayette et d'Or-

léans, j'ai à me plaindre de ces deux hommes étonnans; la gloire et le bonheur de la patrie fait la passion de l'un, l'intérêt particulier, à ce que l'on présume, domine l'autre; monsieur Capet, sans motif de mécontentement, a fait renvoyer mon fils de son corps d'ingénieurs, en remercîment des écrits patriotiques que je lui ai adressés qui n'avoient rien d'offensant alors pour ce prince. M. de la Fayette en est convaincu, et cependant il n'a pas jugé à propos de protéger une victime du patriotisme le plus évident : mon zele en faveur de ce brave homme est donc bien désinterressé; je ne vois plus en lui mes intérêts, je ne considere dans ses vertus que le bien de mon pays. Que le puplic, les citoyens amis de l'ordre et de la paix examinent attentivement la conduite qu'ont tenus dans tous les temps ces deux antagonistes, ils reconnoitront quel est celui des deux qui méritent le plus leur estime et leur admiration.

Il est inutile de joindre à mon hommage le but de mes principes; ils sont assez connus : je pense que le bien qu'ils ont produit m'assurent qu'ayant tout fait pour ma patrie peut-être un jour je ne lui serai pas indifférente

Les théâtres regorgent d'un nombre immense de pièces sur la fédération; entre autres on assure qu'il y a beaucoup de soupers, et le spectateur peut s'en retourner au moins l'estomach plein. Je desire de tout

mon cœur que cette abondance ne donne pas d'indigestion et qu'elle ne dégoute pas les citoyens au point de n'avoir pas le courage de lire deux pièces que j'ai faites plutôt pour les provinces que pour la capitale : voici le titre de ces deux pièces et à-peu-près leur sujet.

LE TEMS ET LA LIBERTÉ,

ou LA FÉDÉRATION FRANÇOISE.

Piece, en 2 actes, allégorique.

La scene se passe dans le Palais de la France. Saturne descend avec la liberté dans un nuage. Un archevêque connu joue son véritable rôle.

Les 4 parties du monde avec Mars viennent consulter Saturne ; Waginston, représente l'Amérique ; Typoosaïde, Lasie, Zymeo, l'Affrique, et M. de la Fayette l'Europe. Je demande si ce sujet peut manquer d'intérêt si elle est bien traitée ? Je ne parle pas de Melpomene, qui a jugée à propos depuis long-tems de se brouiller avec la comédie Françoise, et qui pour me venger de l'injustice et du despotisme de ce théâtre vient assez heureusement dans ma piece. La liberté me venge aussi des colons qui m'ont si généreusement arrêtés l'esclavage des Noirs en soudoyant les comédiens, comme cela se pratique. Ils se sont permis de faire disparoître sur l'affiche la 4me. représentation de ce drame, après avoir fait leurs efforts pour le faire tomber. Quand la nation

s'occupera-t-elle de l'usurpation affreuse de la comédie Françoise ; mais j'en reviens à mes nouveautés, et lorsqu'il en sera tems je m'occuperai d'elle.

J'ajouterai un petit extrait que je viens de donner de cette nouvelle production que le spectacle en est imposant, comique et morale.

La seconde piece en un acte a pour titre : « Les Démocrates et les Aristocrates, ou les « curieux du champ de Mars ».

Il y a huit jours que je n'avois pas songé au premier mot de ces deux pièces. Elles paroitront imprimées à la fin de cette semaine. On les jouera peut-être sur quelques théâtres de Paris. On m'a assuré, si je dois m'en rapporter à l'aveu des hommes célèbres qui les ont lues, qu'on pourroit faire beaucoup de pièces sur les circonstances, mais qu'on doutoit que l'imagination et les caracteres fussent aussi bien traités, en si peu de tems comme je les ai rendus. J'avoue que j'ai plus de bonheur que de mérite, surtout dans mes sujets dramatiques. Je peux l'avouer moi-même, puisque tout un public avec mon essai à la comédie Françoise, essai qu'on n'auroit point arrêté à ses représentations s'il eut été mauvais, et c'est sous ce nouveau régime qu'un auteur a éprouvé les effets de la verge du despotisme : cet auteur est une femme, qui s'est sacrifiée entierement au bien de sa patrie, et de qui l'on tient des projets utiles et mis en exécution par nos légis-

lateurs. Je retombe toujours sans m'en apercevoir aux traits qui me poussent vers la vengeance; vengeance trop juste et trop méritée, mais j'étoufferai dans ce moment mon ressentiment. Oui, François, je viens vous consacrer de nouveau mes veilles; ces pieces quoique posées sur des bases légeres peuvent passer à la postérité, elles ont une empreinte historique, enfin ce n'est pas à moi à faire l'éloge de mes ouvrages, mais j'ai assez travaillé pour savoir à quoi m'en tenir sur mon compte.

Ces deux pieces se trouveront chez Royez, libraire, quai des Augustins, et la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques.

Je me suis mêlée aussi de faire des vers, et je joins dans cet avertissement les couplets qui m'ont parus les moins mauvais. — De ces couplets, j'en fais hommage à la capitale, et les donne pour Bouquet à la Fédération-Françoise. Heureuse si je peux les entendre chanter en chœur et répéter par l'étranger et l'habitant.

NOTA. Dans la piece du tems et de la liberté, s'éleve une statue où l'on voit la France soutenue par la liberté. Comme on est ingénieux dans ce pays pour voler les idées d'autrui, et qu'on m'a assuré que la France seroit présentée à l'avenir sous l'emblême que je propose, je m'empresse de la communiquer à mes concitoyens.

FIN.